



# S E R M O N

## H V I C T I E S M E.

### CHAPITRE DEUXIESME.

Verf. 1. *S'il y a donc quelque consolation en Christ, si quelque soulas de charité, si quelque communion d'esprit, si quelques cordiales affections, & misericordes.*

Verf. 2. *Rendez ma joye accomplie, tellement que vous ayez un mesme sentiment, ayans une mesme charité, étans d'un mesme courage, & sentans une mesme chose.*

Verf. 3. *Que rien ne se fasse par contètion, ou par vaine gloire; mais en estimant l'un l'autre par humilité de cœur plus excellent, que soy-mesme.*

Verf. 4. *Ne regardez point un chacun à son particulier, mais aussi à ce qui appartient aux autres.*



**E**NTRE toutes les religions, & disciplines, qui se sont eslevées au monde, il ne s'en est jamais treuvé

trouvé aucune, qui ait eu vn plus haut Chap. II.  
 dessein, que la Chretienne: Car elle ne  
 pretend pas moins, que de changer les  
 hommes en Anges, & de former ici bas  
 en la terre de vives images de ces bien  
 heureuses societés, qui vivent là haut  
 dans les cieux. Elle chasse l'erreur, & le  
 vice, la haine, & la discorde du milieu  
 de ceux qui lui obeissent. Elle en oste  
 toutes les bassesses, les ordures, & ma-  
 lignités, dont le peché a rempli la ter-  
 re. Elle y espad la lumiere, l'amour, l'v-  
 nion, & l'eternité du ciel, & purifiant  
 l'entendement, le cœur, & les affectiōs  
 de chacun des fideles, elle les lie tous  
 ensemble, & en fait vn corps, vne divi-  
 ne confrairie, & vne cité celeste. Telle  
 estoit cette sainte Eglise, conceuë &  
 produitte des premiers rayons de l'E-  
 vangile de Iesus Christ, que Ierusalem  
 vit autresfois, avec étonnemēt naistre,  
 & croistre en vn seul jour; pleine d'vne  
 pieté, & d'vne charité si parfaite, que  
 l'Histoire Sacrée nous dit, que toute la  
 multitude de ceux dont elle estoit cō-  
 posée, n'estoit qu'vn cœur, & vne ame. A&. 4.  
 Telles furent encores les autres Eglises 32.

Chap. II. provignées de celle-là dans le terrouër des Gentils. La verité, & la saincteté y flourissoient, la charité y regnoit. Que s'il se treuvoit dans la profession du Christianisme ou des personnes, ou mesme des compagnies entieres autrement disposées, c'estoyent des productions imparfaittes, irregulieres & monstrueuses, & non conformes au vray, & naturel dessein de l'Evangile. Vous le voiés clairement par la predication des Saincts Apôtres, les premiers ministres de cette discipline celeste, qui ne travaillent par tout qu'à despoüiller les hommes de toutes les formes, & habitudes du peché pour les rendre participans de la nature divine en iustice, & en saincteté. Ce Paul, qui vous parle si souvent en ce lieu, ne vous presche autre chose. C'est le sujet, & le but de tout ce qu'il nous a laissé d'épîtres. Vous avez ouï ci devant dans le premier chapitre de celle-ci avec quel soin il presse les Filippiens de viure d'une façon digne de l'Evangile. Vous l'orez encore dans ce second chapitre, & dans les suiüans traittant la mesme

matiere avec la mesme ardeur. Il les Chap. II  
 cōjure ici d'entrée par tout ce qui se  
 peut dire de plus efficace de viure  
 dans vne parfaite vnion, charité, & hu-  
 milité. Il leur propose pour cet effet  
 d'une tres-magnifique façon l'exem-  
 ple du Seigneur Iesus, & leur promet  
 en suite la venu  de Timoth e, & la  
 sienne propre, afin que l'attente de ces  
 grands Do teurs les animast   bien  
 faire. Mais pour cette heure nous exa-  
 minerons seulement la premiere par-  
 tie contenu  dans les quatre versets,  
 que nous avons leus; & pour vous en  
 donner vne plus nette exposition, nous  
 y considererons trois poin ts distin-  
 ctement l'un apres l'autre, moyennant  
 la favorable assistance du Seigneur. Le  
 premier est l'adiuration, que fait l'A-  
 pâtre aux Filippiens en ces termes, *Si  
 y a donc quelque consolation en Christ, si  
 quelque soulas de charité, si quelque c m-  
 munion d'Esprit; si quelques cordiales affecti s  
 & misericordes, rend s ma joye accomplie.*  
 Le second est l'exhortation, qu'il ajo -  
 te   la concorde, &   l'vnion; car c'est  
 en cela, que consiste cet accomplisse-

Chap. II. ment de sa ioya, qu'il leur demande si affectueusement, *que vous ayés (dit-il) un mesme sentiment, ayans une mesme charité, étans d'un mesme courage, & sentans une mesme chose.* Le troisiéme point est la recommandation, qu'il leur fait, de l'humilité, & de l'affection fraternelle, les deux meres nourries de la concorde, dans les deux versets suiuians. *Que rien ne se fasse (dit-il) par contention, ou par vaine gloire; mais en estimant l'un l'autre par humilité de cœur plus excellent, que soy-mesme. Ne regardés point chacun à son particulier, mais aussi à ce qui appartient aux autres.*

Quant au premier point, l'Apôtre l'a exprimé avec tant d'ardeur, & d'enfance, qu'à peine scauroit on treuver dans ses Epîtres aucú autre endroit plus patetique, & plus affectueux, que celuy-ci; car il leur met en avant tout ce qu'il y a de plus doux, de plus tendre, & de plus obligeant pour obtenir d'eux ce qu'il desire. Etant Apôtre du Seigneur, le maistre, & comme le pere des Philippiens, qui avoit engédre toute leur Eglise par l'Evangile, il avoit droit & autorité

rorité de leur commander. Mais il ne le fait pas pourtant. Il dépouille toute la dignité de sa charge. Il s'abbaisse au dessous de soy-mesme, & supplie ceux, qui lui devoient obeissance. Il se jette par maniere de dire à leurs pieds, & cōme s'il leur demandoit non vn devoir, mais vne aumosne, il implore leurs cōpassions, & les entrailles de leur pitié, les priant d'une faſſon si douce & si hūble, que les plus pauvres mendians n'e diroyent pas d'avantage dans leur plus grande necessité. *S'il y a (dit-il) quelque consolation en Christ, si quelque soulas de charité, si quelque communion d'Esprit, si quelques cordiales affections & misericordes, rendez ma joye accomplie.* C'estoit l'amour & la charité, Mes Freres, qui reduisoit ceste sainte ame à ces termes: Car comme vous verrez cy apres, il ne demandoit autre chose au fonds sinon que les Filippiens fussent parfaits, & heureux: Signe evident, que leur bien estoit son plus ardent desir, son contentement, & sa passion; ce qui ne pouvoit proceder que d'une tres grande, & tres cordiale amour. Il fait comme vn bon

B

Chap. II. pere, que la tyrannie de l'affection naturelle eſtraint de ſupplier ſes enfans avec larmes, & de les cōjurer par toutes les choſes qu'il s' imagine avoit quelque force ſur leurs eſprits. Si vous avez (leur dit-il) quelque reſpect pour celui qui vous a mis au monde; ſi vous avez quelque ſouvenance du ſoin que j'ay pris de vous nourrir, & avancer; ſi mon ſang, & mon amour, & la paſſion, que j'ay pour voſtre bien, & honneur, vous eſt en quelque conſideration, aimez-vous je vous prie les vns les autres, mes chers enfans, & vivez enſemble en bōne amitié & concorde. C'eſt là juſtement l'image de ce que fait ici l'Apōtre, ſinō qu'au lieu de la nature, & de la chair, il tire tous les argumēs de ſa priere de la grace, & de l'Eſprit; & qu'au lieu de ſes ſervices il leur repreſente ſō beſoin, voulant devoir ee qu'il leur demandoit à leur pitié pluſtoſt qu'à ſon merite. Il touche quatre principaux motifs, qui les obligeoient à luy accorder ſa demande; dont le premier eſt la conſolation Chreſtienne, le ſecond le ſoulas de la charité; le troiſieſme la  
 commu-

communion de l'Esprit; le quatriesme Chap. II.  
 les compassions, & les misericordes. Le  
 rapporte à tous les quatre ce qu'il dit  
 au commencement *en Christ, s'il y a  
 quelque consolation en Christ.* Car il si-  
 gnifie à mon avis par ce mot la com-  
 munion du Seigneur Iesus, & la grace,  
 que nous avons d'estre en luy par la foy  
 de son Evangile. Il entend Iesus Christ  
 tel qu'il est, & presché par ses mini-  
 stres, & creu par ses fidoles. S'ily a  
 donc (dit-il) quelque consolation en  
 ce Christ, que je vous ai annoncé, &  
 que vous avez receu, & qui habite en  
 vos eœurs par foy, s'il y a en luy quel-  
 que soulas de charité, & quelque com-  
 munion d'Esprit, & quelque tendresse  
 de misericorde; Si ce divin Seigneur  
 imprimé veritablement en ceux, qui  
 luy obeissent, quelque ressentiment de  
 ces choses; Si sa discipline, & sa com-  
 munion y forme nos ames en telle sor-  
 te, qu'il y ait entre ceux, qui sont en  
 luy vn commerce mutuel de consola-  
 tion, de charité, d'esprit, & de com-  
 passion, ie vous prie exercez mainte-  
 nant tous ces sacrés devoirs en mon

Chap. II. endroit. La premiere de ces quatre choses, qui se treuvent en Iesus-Christ, est *la consolation*. C'est le devoir, que nous sommes obligez de rendre à ceux qui sont affligez, tant par nos paroles, que par nos actions, leur faisant, & leur disant au mieux, qu'il nous est possible, ce que nous iugeons capable de diminuer leur ennui, & de rétablir la ioye spirituelle dans leurs cœurs. *Le soulas de la charité*, qu'il a iouë en second lieu, est quasi la mesme chose; c'est assavoir ce que la charité nous oblige de contribuer pour le soulagement de nos freres; l'aide & le service, que nous devons à ceux, que nous aimons. *La communion d'esprit*, dont il parle en troisieme lieu, est l'vnion spirituelle, qui est entre les fideles, non terrienne, ni charnelle à la verité, mais neantmoins réelle, & solide; fondée sur ce qu'ils sont tous enfans d'un mesme Pere, formez, animez, & conduits par vn mesme Esprit, de sorte qu'ils ont à cet égard vne liaison tres étroite; & s'ils sont differents, & separez selon la chair, ils ne laissent pas d'estre conioints, & vnis selon l'esprit.

*Les*

qu'il allegue en dernier lieu, sont les ressentimens de pitié, que nous avons pour ceux, qui souffrent; & il les appelle *entrailles* (car le mot, que nous avons traduit *affections cordiales* signifie proprement les entrailles, à la façon des Ebreux, dont il suit le stile) pour ce que le cœur en est le siege. Au reste ce qu'il dit, *s'il y a quelqu'une de ces choses en Christ* n'est pas pour laisser cela en doute; comme si le Seigneur ne produisoit pas certainement ces effects en tous ceux, à qui il se communique par sa parole, & par son Esprit; ou comme si l'Apôtre n'en estoit pas assuré. Mais tout au contraire il entend, que cela est tres certainement, & qu'il n'est pas possible d'estre au Seigneur sans avoir receu toutes ces impressions de luy. Le mot *si* affirme en cet endroit, comme souvent ailleurs, & presuppose ce qui suit, comme vne chose vraye, & indubitable; comme quand nous disons; Si vous estes enfans, honorés donc vostre pere: qui est tout ainsi que si nous disons, Puis que vous estes enfans, honorés

Chap. II. donc vostre Pere , estant evident que sans cela vous vous rendez indignes de ce Nom. Ici tout de mesme quand l'Apôtre dit , *S'il y a quelque consolation ; & quelque charité en Christ* , c'est tout ainsi que s'il disoit , Puisque Iesus-Christ, donne toutes ces dispositions à ceux qui sont en luy, montés par effect, que vous estes à luy , en accomplissant ma joye. Car le Seigneur I E S U S ne nous recommande rien tant en sa parole, que la charité , & la dilection envers nos freres. Il veut que nous nous interessions en tout ce qu'ils ont de bien, & de mal; que leurs afflictions nous soyent aussi sensibles ; que les nostres propres; que nous n'épargnions rien , non pas mesme nostre sang & nostre vie pour leur cōsolation, & édification. Et pour nous mieux imprimer cette leçon dans le cœur, il ne s'est pas contenté de nous la donner en sa parole: Il nous l'a confirmée par son exemple , ayant mis sa vie pour nous. Certainement il n'est donc pas possible , que nous soyons en luy , c'est à dire que par foy nous embrassions son Evangile , sans recevoir  
dans

dans nos cœurs les mouvemens de cette divine vertu : & ceux, qui sans les avoir se vantent de son Nom, sont des menteurs. l'en dis autant de la communion de l'esprit. Car le Seigneur n'a qu'un seul, & mesme Esprit, dont il baptize tous ceux, qui sont siens; & si quelqu'un n'a point cet Esprit là, il n'est point Christ, comme dit l'Apôtre ailleurs; de façon qu'il n'est pas possible d'estre en luy sans avoir cette vnion en Esprit avec ses fideles. Jugés par là, Freres bien-aimés, quelle opinion nous devons avoir de ces ames barbares, & dénaturées, qui n'ont aucune affection pour les fideles; qui regardét leurs souffrances sans émotion, qui ne daignét ni consoler leurs ennuis, ni soulager leurs penes, ni ressentir leur douleur, ni exercer aucun cōmerce spirituel avec eux. Comment sont-ils en Jesus Christ, puis qu'ils n'ont rien de ce qu'il produit en tous ceux, qui luy appartiennent? Certes si ce divin Seigneur habitoit veritablement en vos cœurs, il fondroit par sa vertu la dureté de vos entrailles; il y ouvreroit vne vive source.

Chap. II. ce de consolation pour les affligés; il y affermroit vne ardante charité pour ses enfans; il y épandroit cet Esprit qu'il leur a communiqué; cet Esprit d'union, d'amour & de compassion. Mais ces Philippens, dont il est rei question, n'en étoient pas en ces termes. Leur profession étoit véritable; & il paroist par ce que nous en avons oui ci dessus, qu'ils étoient Chrétiens en effet; & non seulement de nom. C'est pourquoy l'Apôtre les prend par les choses; dont ils auoient vn vray, & vif sentiment; Si Iesus Christ (dit-il) nostre bon Maistre, pour qui vous & moy souffrons, a mis en vous quelque consolation pour les affligés; Si la charité, dont il a rempli vos cœurs, vous oblige à départir quelque soulagement à ceux, qui en ont besoin; Si ce commun Esprit, qu'il nous a donné, doit lier entre nous vn saint, & spirituel commerce; & enfin si la grâce a rendu vos entrailles tendres, & sensibles aux interêts des fideles; Je vous conjure par tous ces noms sacrés, que vous accomplissés ma joye. Il tire cette conclusion

clusion fort raisonnablement de ce Chap. II.  
 qu'il leur avoit proposé dans le chapitre précédent, avec lequel il lie celuy  
 si par le mot *donc*, *S'il y a donc quelque consolation en Christ*. Car c'est à ceux,  
 qui sont affligez, qu'appartient la consolation. Or il leur disoit ci devant,  
 qu'il estoit en prison à Rome, persecuté par les Payens au dehors, & par les faux  
 freres au dedans. La charité doit les soulagemens à ceux, qui sont accablés  
 ou d'ennui, ou de nécessité. Or il leur avoit représenté le triste estat, où il se  
 treuvoit alors réduit. C'est principalement avec ceux, qui enseignent l'E-  
 vangile, ou qui souffrent pour sa predication, que nous sommes obligez d'ex-  
 ercer la communion de l'Esprit, & les devoirs de la pitié. Or il leur avoit montré,  
 que c'estoit là le sujet de sa chaisne. Apres leur avoir proposé ces choses  
 dans l'autre chapitre, c'est à bon droit, qu'il les presse maintenant par la cha-  
 rité, l'Esprit, les affectjons, & les misericordes du Seigneur d'accomplir sa  
 joye. Et les Filippiens estoient plus durs, que des pierres, s'ils ne se sentirent e-

Chap. II. meus d'une si ardente, & si raisonnable  
 ... supplicatiõ. Mais il ne leur dit pas, qu'ils  
 luy procurerent de la ioye. Il demãde feu-  
 mèt, qu'ils accõplissēt celle, qu'il auoit  
 desia. Car quelque triste, & lamenta-  
 ble que fust l'estat de l'Apõtre selon la  
 chair, si est-ce qu'il ne laissoit pas d'a-  
 voir de la ioye en son cõeur. Ni l'epais-  
 seur des prisons, ni les verroux des por-  
 tes, ni la vigilance des gardes ne scau-  
 roient empescher la ioye d'entrer dãs  
 les ames des fideles: Ni la pesanteur des  
 fers, ni l'obscuritẽ des cachots, ni les  
 penes de la captivitẽ ne sont pas capa-  
 bles de la leur oster. Premièrement le  
 Seigneur Iesus, pour qui l'Apõtre souf-  
 froit, estoit nuit & jour avec luy, &  
 õpandoit la paix du Pere, & la consõ-  
 lation de l'Esprit, & l'assurance de sa  
 grace, & l'esperance de sa gloire, com-  
 me vn baũme celeste, dans les entrail-  
 les de son serviteur. Il y maintenoit  
 cete ioye inbranlable & glorieuse,  
 que ces ressentimens produisent ne-  
 cessairement dans nos cõeurs. Puis le  
 succes mesme de sa souffrance, qui a-  
 voit donnẽ coutage à plusieurs d'an-  
 noncer l'Evangile, le recreoit extre-

mement; *le m'en éjoüis* (disoit-il) & *m'en éjoüiray*. Mais outre cela (& c'est ce qu'il regarde particulièrement en cet endroit) les beaux commencemens des Filippiens, leur charité, & leur patience, & leurs autres graces, luy avoyent aussi apporté beaucoup de contentement. C'est cette ioye, qu'il les coniuire d'accomplir; d'y ajoüter ce qui y manquoit; de la rendre plene, & entiere. Qu'est-ce donc ô Saint Apôtre, qui manque encore à ta ioye? Que veus-tu, que fassent les Filippiens pour l'accomplir? Desires-tu qu'ils se mettent en devoir de t'attacher des prisons de Neron, & de te procurer la liberté, dont tu demeures privé? Ou que pour soulager tes necessités ils redoublent leur liberalité, & t'envoyent encore vn autre Epafrodite avec les presens de leur charité? Non dit-il. Ce n'est pas ce que ie demande. Ma chaisne ne me pele pas si fort, qu'elle diminue mes contentemens; & i'en attans la delivrance en repos de la providence de mon Dieu sans m'en travailler l'esprit. Et quant aux incommoditez

Chap. II. de la prison, outre que ie sçay bié trouver le contentement, & l'abondance dans l'indigence mesme, encore ay-je tellement esté rempli de ce que j'ay desia receu de ces fideles, que ie n'ay plus rien à souhaiter de ce costé-là. Ce que ie leur demande avec tant d'ardeur, comme la seule chose capable de rendre ma joye parfaite, c'est (dit-il) *qu'ils ayent tous un mesme sentiment, ayans une mesme charité, étans d'un mesme courage, & sentans une mesme chose.* C'est-là, ô bien-aimés Filippiens, ce que ie desire de vous; C'est le seul office, que vous devez encore à la consolation de vostre Maistre. Si vous accomplissez ce mien desir, ie vous quitte de bon cœur tous les devoirs, que le Nô du Seigneur Iesus, & la charité, qu'il vous a donnée, & l'esprit qu'il vous a communiqué, & les compassions, qu'il a imprimées dans vos entrailles, vous obligent à me rendre dans mes liens. C'est là chers Freres, le sens, & le dessein des paroles de Sainct Paul. D'où nous avons premierement à apprendre, que le bien, & la prosperité de l'Eglise doit estre le principal

cipal suiet de nos consolations, & de Ch. II  
 nos vœux; selon la protestatiõ, que fai-  
 soit autres fois le Psalmiste, *qu'il met-*  
*trait Ierusalem pour le premier chef de sa* Ps. 136. 6  
*rejoissance.* Cet Apõtre estoit dans les  
 fers du plus horrible tiran, qui fut ia-  
 mais, poursuivi par les Iuifs, & par les  
 Payens avec vne furieuse animositè, &  
 tous les iours sur le point d'estre expo-  
 sé aux lions, ou de souffrir quelque au-  
 tre cruel supplice. Et neantmoins tout  
 cela ne l'empeschera pas de jouir d'une  
 parfaite ioye, s'il peut voir l'Eglise des  
 Filippiens en bon estat. Leur bien est  
 seul capable de guerir tous ses maux;  
 leur prosperité d'adoucir toutes ses a-  
 mertumes, & de charmer en luy le sen-  
 timent de ses propres souffrances. O  
 admirable charité, qui avoit tellement  
 changé l'Apõtre en ceux, qu'il aimoit  
 que c'estoit de leurs interests, & nõ des  
 siens que naissoyent ses desplaisirs, &  
 ses joyes! Que n'avons nous vne amour  
 semblable pour l'Eglise du Seigneur? &  
 notamment pour celle en la commu-  
 nion de laquelle nous vivons ici? Que  
 ne faisons nous de ses biens, & de ses

Chap. II. maux, l'unique ou du moins le principal sujet de nos consolations, ou de nos ennuis? Certainement outre l'exemple de l'Apostre, qui nous doit servir de loy, la raison & la nature de la chose mesme nous y oblige evidemment. Car l'Eglise est le corps de nostre Seigneur Iesus-Christ, formé de sa chair & de son sang, & animé de son Esprit. C'est le miroir de sa gloire, la colonne de sa verité; & le plus illustre enseignement de sa bonté, & de sa sagesse. C'est la famille de Dieu; & l'école de ses enfans; la depositaire de nos plus précieux joyaux, de l'Evángile, & du salut, de sorte que nous ne pouvons manquer à l'aimer ardemment pour peu que nous ayons ou de zele à la gloire de Dieu, ou d'affection soit pour l'edification des autres, soit pour nôtre propre bon heur. Mais apprenons encore d'ici en second lieu en quoy c'est que consiste ce bon-heur de l'Eglise, qui doit former & accomplir nôtre joye. Ce n'est pas qu'elle jouisse d'une profonde paix dans le monde; que les honneurs, & les richesses de la terre y abondent, que

que les grands la caressent, que les rois Chap. II.  
 la favorizét, que les peuples lui applau-  
 dissent. Cette prosperité mondaine est  
 souvent son plus grád mal heur, & c'est  
 ordinairement dans ces faux calmes,  
 qu'elle se perd. Ce n'est pas nõ plus que  
 la subtilité, & le sçavoir, l'eloquence &  
 l'erudition seculiere y fleurissent. Cer-  
 te vaine pompe est le partage du mon-  
 de. Mais le vray bon-heur, & la vraye  
 prosperité d'une Eglise Chretiéne con-  
 siste en ce que demande ici l'Apostre  
 aux Filippiés, que la concorde y regne;  
 qu'une commune charité, & une mes-  
 me foy lie les membres les vns avec les  
 autres, & les meslant tous ensemble les  
 reduise en vn seul & mesme corps.  
 Quelle que soit d'ailleurs la condition  
 de nôtre Eglise, elle est bien heureuse,  
 & en prosperité, si elle vit dans cette v-  
 nion, & retient la forme de cette Ieru-  
 salem que nous décrit le Profete, ba-  
 sée comme vne ville qui s'entretient Ps. 131. 3.  
 bien ensemble. Au contraire, si la divi-  
 sion s'y fourre, quelque riante que soit  
 la prosperité, & l'abondance, dont elle  
 jouit au dehors, dès là elle est en tres-

Chap. II. mauvais estat. C'est vne vilhó, où l'ennemi a fait breche, & proche de sa ruine, si le Seigneur ne l'assiste extraordinairement. C'est pourquoy S. Paul desire ici avec tant de passion la concorde, & l'vnió des Filippiens. Et bien qu'il réde en toute ceste Epitre d'excellens tesmoignages à leur pieté, à la vigueur de leur foy, & à l'ardeur de leur charité, si est-ce que ceste grande instance avec laquelle il leur recommande l'vnió, semble monstrer, qu'il y avoit quelque chose à dire en eux à cet esgard, & ce qu'il les conjure d'accóplir sa joye par leur cõcorde signifie qu'il voioit quelque dissension parmi eux, ou que du moins il y en appercevoit les semées. Comme vous sçavez que le Diable ne manque jamais de jeter cette mauvaise graine parmi les Chrestiens, ayát reconnu par l'experience, qu'il n'y a rien de plus propre pour son dessein. En effet nous orrons cy apres, que les faux Docteurs d'entre les Juifs, qui trouble-rét si fort les premiers Chrestiens avec leur pretendu mélange de Moyse, & de Jesus-Christ, muguetteoyent aussi cette

Eglise

Eglise des Philippiens; & ce que l'Apô- Chap. III  
 tre presse encore ces fideles dâs le cha-  
 pitre suivant d'avoir vn mesme senti-  
 ment, & de cheminer tous d'vne regle Fil. 3.16.  
 en ce à quoy ils estoient parvenus, &  
 coniuere nommement quelques persô- Fil. 4.2.  
 nes, comme Euodie, & Sintiche, de se  
 ranger à cette vniformité de sentimés,  
 priant vn sien compagnon, & Clement  
 de les aider, tout cela dis-je montre  
 assés ( ce me semble) que quelque par-  
 tage, & division sur la doctrine com-  
 menceoit à se former dâs ce troupeau.  
 De là vient, qu'il leur recommande la  
 concorde d'vne maniere si affectueuse,  
 & qu'il s'en exprime avec tant de ter-  
 mes si précis, qu'il entasse les vns sur les  
 autres, bien qu'au fonds ils signifient  
 presque tous vne mesme chose. Pre-  
 mierement il leur demande, *qu'ils ayent*  
*vn mesme sentiment.* Surquoy quelques- Beze.  
 vns ont remarqué fort à propos à mon  
 avis, que l'Apôtre n'entend pas simple-  
 ment par là, qu'ils ayent vne mesme o-  
 pinion, & creance sur les poinçs de la  
 religion; qui est precisément ce que si-  
 gnifie le mot de *sentiment* en nostre lan-

Chap. II. gage; mais bien en general, qu'ils ayent vne mesme dispositiõ d'esprit, mesmes passiõs, mesmes desseins, & mesmes desirs; que leurs ames en toutes leurs facultés ayent comme vne mesme forme, & figure, soit en l'entendement, qui en est la plus haute, & comme la maistresse partie, soit dans la volonté, & dans les affectiõs, qui en dépendent. Et c'est ainsi que l'Apõtre préd ce mot en l'Epître aux Romains, dans vn passage tout semblable à celuy ci, où il ordonne aux fideles *d'auoir un mesme sen-*

Rom. 12 *timent les vns enuers les autres; & ci des-*  
16. *sous dans le verset, qui suit immediate-*

Filip. 2. 5 *ment nôtre texte: Qu'il y ait ( dit-il ) en*  
*vous un sentiment mesme, que celuy qui a*  
*aussi esté en Iesus-Christ. Mais après auoir*  
*ainsi en general commandé aux Filip-*  
*piens d'auoir vne mesme forme; & vne*  
*mesme dispositiõ d'esprit les vns, que*  
*les autres, il descend au particulier, &*  
*touche nommément quelques vnes de*  
*ces formes, qu'il vouloit qu'ils eussent*  
*mesmes, ou semblables; ajoutant en se-*

Chriso- *cõd lieu, ayant vne mesme Charité. Quel-*  
tome: *ques vns le rapportent aux degrés de la*

chari-

charité fraternelle, qui doit estre en nous: comme si l'Apôtre entendoit, que nous ayons pour nos freres la mesme charité, qu'ils ont pour nous, & leurs portions vne amour égale à celle, qu'ils nous portent, aimans autant que nous sommes aimés, pour ne pas tomber dás le crime de ceux, qui par vne iniustice extreme pour vne grande amour n'en rendent, qu'une fort mediocre. Mais bien que cette pensée ne soit pas à rejeter, il semble neantmoins qu'il sera plus simple, & plus coulant de prendre ce que dit l'Apôtre à l'égard de l'objet de la charité, pour dire que nous devés tous aimer vne mesme chose. Car ceux là n'ont pas vne mesme charité, ou amour, dont l'un aime vne chose, & l'autre vne autre, dont l'un par exemple aime l'honneur, & l'ambition; l'autre la volupté, & les delices; l'un la chasse, & l'autre les livres. Ce sont amours & passions differentes selon la diversité de leurs objets. Mais l'amour est mesme, quand plusieurs aiment vn mesme objet: comme quand plusieurs sujets aiment vn mesme Prin-

Chap. II. ce, & plusieurs enfans vn mesme Pere. C'est donc ce que demande ici l'Apôstre aux Philippiens, qu'ils ayēt vne mesme charité, que leur amour ne soit point partagée entre diverses choses contraires ou différentes; comme étoit celle des Corinthiens, dont les vns aimoyent Paul, les autres Cephass, & les autres Apollos; les vns admiroyent vne forme de doctrine, & les autres vne autre différente: mais que leurs cœurs se vinssent tous rencontrer d'as vn mesme objet comme dans vn mesme centre, tous aimans vn mesme Christ, & vne mesme Eglise. Puis il requiert en troisieme lieu, *que nous soyons tous d'vn mesme courage.* Il y a dans l'original\* que nous ayons tous ensemble vne mesme ame; mesme, nō en son essence, ou en sa nature (car cela est impossible) mais en ses affectiōs, & en ses desseins; en ses volōtés, & en les desirs; que nous visiōs tous à vn mesme but, & nous proposiōs tous vne mesme fin, la gloire de Dieu nōtre Seigneur, & l'avancement du regne de son Fils; que nous ayons vn mesme zele; que nous souhaitiōs mesmes choses:

vñm. 1020.

les: bref que les actions, les élans & les Chap. II;  
mouvements de nos esprits ayent vne  
aussi parfaite conformité, que s'il n'y  
avoit en nous tous, qu'un seul & mesme  
principe de vie, vne seule ame, qui no<sup>t</sup>  
animast & viuifiast tous ensemble. En  
fin l'Apôtre adjoûte pour la dernière  
partie de la cōcorde Chrestienne, que  
*nous sentions vne mesme chose.* Il y a mot  
pour mot dans l'original, *quenous senti-*  
*ons vne seule chose.* Mais tout revient à un;  
n'estant pas possible, si ce que nous sen-  
tôs n'est qu'une seule chose, que ce ne  
soit aussi vne mesme chose. De l'union  
de la volôté il passe à celle de la cōfor-  
mité des affections à celle des sētiments.  
Il veut, que comme il n'y a qu'un seul  
& mesme chef, assavoir Iesus-Christ, &  
un seul & mesme baptesme, il n'y ait  
aussi dans l'Eglise, qu'une seule & mes-  
me foy. Et ce consentement en vne  
seule, & mesme doctrine est le fonde-  
ment de la concorde, & communia  
des Chrestiens. Car l'entendement e-  
stant la guide de nos ames, il est diffici-  
le, que ceux, qui ont des sentimens cō-  
traires, n'ayent en suite des affections

Chap. II.

differentes; & de la diversité des opinions l'on tombe fort aisément en celle de l'amour, au mépris, ou en la haine les vns des autres. Certainement il seroit bien à desirer, qu'il n'y eust pour tout aucune diversité, ni bigarrure entre les fideles à cet égard. Mais parce que dans l'infirmité, où nous viuons en cette chair mortelle, ce bon-heur est plus à souhaiter, qu'à esperer, il faut restreindre la necessité de l'union de nos sentimens aux poincts, qui sont essentiels; & sans la creance desquels l'on ne peut paruenir au salut. A leur égard, tous les fideles doivent sentir vne mesme chose. Nul ne peut y auoir de diversité sans rompre. Mais quant aux autres; qui ne sont pas de cette importance, nous devons y souffrir la diversité, quand il y en a à l'exemple de l'Apôtre, qui oblige bien ci apres tous les fideles à cheminer d'vne mesme regle en ce à quoy ils estoyét paruenus, mais

**Fil. 3. 15.** supporte neantmoins ceux qui au reste sentent quelque chose autrement, que toy & les fideles parfaits esperant que Dieu le leur reuera aussi. Comme vous voyez, que dans vn estat, pourueu

que tous les oitoyens tiennent les maximes fondamentales, & necessaires pour la fonction des devoirs essentiels à la conservation, l'on tolere entre eux de la diversité en plusieurs autres suiets de moindre importance. Quoy qu'il en soit puis qu'il nous faut tous tendre à la perfection, nous devons tascher de tout nostre possible d'avoir au milieu de nous vne exacte, & entiere vniformité de sentimens; en telle sorte, que l'on puisse veritablement dire de nous ce que l'Apôtre requiert ici des Filippiés, que nous sentons tous vne mesme chose. Ainsi paroist quelle est cette cōcorde, qu'il nous recommande tant, c'est assavoir vne sainte vnion d'esprit, & de volonté en foy, & en affection. Et il a toutes les raisons du monde de nous la demander si instamment. Car c'est à vray dire nostre tout; c'est la legitime forme & perfectiō de l'Eglise. Premièrement cette concorde est la plus belle chose, qui soit dans l'univers; comme chante le Profete dans vn de ses Pleaumes, *Voicy, ô que c'est chose bonne, & que c'est chose plaisante, que freres s'entretien-*

Pl. 133. 1.

Chap. II. *uent, mesmes ensemble*, Dieu ne void rien de plus agreable en la terre, qu'une telle societé. C'est vne image des cœurs de ces bien-heureux Esprits, qui l'adorent dans les cieus en vne parfaite vñion: Mais outre la beauté, elle est encore infiniment vtile, & salutaire; Car c'est à elle, que l'Eternel ordonne la benediction, & la vie. C'est à elle que le

Pf. 133. 3.

Matt. 18.  
19.

Seigneur Iesus promet sa grace, & sa faveur, *Si deux d'entre vous s'accordent sur la terre (dit-il) de toute chose, qu'ils demanderont, il leur sera fait de mon Pere.*

Cette cōcorde est la ioye des Anges, la terreur des démons, la force & la gloire de l'Eglise. Si vous voulez sçavoir cōbien elle luy est necessaire, voyez les malheurs, & les ravages, que la discorde y a faits. C'est elle qui ruina jadis l'ancien Israël, ayant rompu par vne separation funeste les forces, que Dieu avoit vnies. C'est elle, qui a travaillé le Christianisme en tant de façons, & qui y a fait tout ce qu'il a jamais reçu d'anciennes, & de nouvelles playes. Elle a esteint la piété, & la charité. Elle a aiguisé les glaives, & allumé les feux.

Elle

Elle a armé les freres contre les freres, Chsp. II.  
 & a violé tout ce qu'il y a de plus saint,  
 & de plus sacré dans le genre humain.  
 Elle a épuisé l'Eglise de sang, & de force,  
 & en fin exposé vne partie en proye  
 à l'infidelité, & l'autre à la tyrannie.  
 C'est elle mesme encore, qui a arresté  
 les progrès de l'Evangile au temps de  
 nos peres; ayant mal-heureusement di-  
 visé des mains, qui devoient travailler  
 coniointement à vne si belle œuvre.  
 Fuyons, Freres bien aimés, vne si dan-  
 gereuse peste, & ayans cognu par tant  
 d'experiences si funestes combien elle  
 est pernicieuse, demeurōs vnis ense-  
 mble dans les doux & heureux liens d'v-  
 ne parfaite concorde. Pour cet effet  
 escoutons attentivement, & pratiquōs  
 fidelement l'enseignement, que nous  
 donne l'Apôtre dans les deux derniers  
 versets de nostre texte. *Que rien [dit-il]  
 ne se fasse par contention, ou par vaine gloi-  
 re, mais en estimant l'un l'autre par humili-  
 té de cœur plus excellent, que soy-mesme. Ne  
 regardés point vn chacun à son particulier,  
 mais aussi à ce qui appartient aux autres.*  
 Pour retenir la paix, & l'vniōn dans

Chap. II. l'Eglise, il nous defend deux vices, la contention, & la vaine gloire, les deux principales sources de la division, & du schisme: & nous recommande deux vertus, l'humilité, & le soin de nos prochains, les deux meres, & nourrices de la concorde. Ce qu'il appelle *contention* est vne humeur hargneuse, & puntilleuse, qui fait des proces, & des querelles sur toutes choses; la maladie des esprits testus, & opiniastres, qui se plaisent à debatre, & à contester. Ces gens haïssent les chemins batus, & choisissent tousiours des routes escartées, & solitaires. Ils dédaignent les sentimens communs quelques certains, clairs, & veritables, qu'ils soyent; & inventent sur tous sujets des opinions particulieres. Ils ne campent jamais, qu'à l'opposite de leurs freres, & leur main, comme celle d'Ismael, est contre chacun, & la main de chacun contre eux. C'est assez pour leur faire quitter vne creance, que leur montrer, que d'autres la tiennent. Rien ne les charme d'avantage, que la nouveauté, & l'extravagance, & la singularité. Esprits mal-heureux, & impor-

Gen. 16.  
12,

importuns, les pestes de la société humaine, les peres de la plus part des seditions, & des guerres, qui troublent le monde, & l'Eglise. Mais leur venin est d'autant plus dangereux en l'Eglise, que plus la société en est sainte, & l'union précieuse. C'est cette maudite humeur, qui inspira jadis, & inspire encore aujourdhuy à divers heretiques tant d'opinions si bizarres, & si grotesques, que c'est vne merueille, qu'elles ayent jamais pour ie ne dirai pas plaire à aucun homme, mais seulement luy entrer dans l'esprit. Et quand elle a vne fois produit quelques monstres de cette sorte, elle les caresse, & les defend en fuite, & s'engageant dans ce dessein devient enfin incapable de se rendre. C'est ainsi que se sont formées durant les premiers siècles les sectes, qui ont déchiré l'Eglise. Et pleust à Dieu, que le nôtre en fust exempt! Mais l'autre vice, que l'Apôtre ajoûte en second lieu, à sçavoir la vaine gloire, y a autant, ou plus de part, que le precedent. C'est vn desir d'acquies de la reputation, & de faire parler de soy; & l'Apôtre l'appelle

Chap. II. *vaine gloire*, parce que ce lustre, & ce renom, & tout ce pretendu honneur, auquel les esprits ambitieux aspirent si passionnément, n'est au fonds, qu'une pure vanité; qui n'a vertu ni efficace quelconque pour rendre celui, qui le possède, plus heureux, ou plus parfait, soit en son corps, soit en son ame. Qui scauroit dire les mal-heurs, que cette maudite passion a causés entre les hommes? C'est elle, qui seme les guerres dans les états, les querelles dans les familles; & les divisions dans l'Eglise. Quand vne fois elle s'est saisie de l'esprit d'un homme, il n'y a plus d'horreur, dont il ne soit capable. Je laisse les tourmens, & les inquietudes, que cette passion donne & aux ambitieux, & aux autres. Mais bien pouuons nous dire, qu'il n'y a point de vice plus contraire à la cõcorde, pour ce qu'elle consiste en vne certaine égalité; au lieu, que la vaine gloire ne peut rien souffrir d'égal, voulant toujours auoir le dessus. Aussi est-ce elle, qui a allumé toutes les diuisions qui ont iamais brulé dans l'Eglise. Et si la contention a donné le commencement

cément à quelques vnes, celle-ci n'a Chap. II.  
pas manqué de se mettre incontinent  
de la partie. Elles vont le plus souuent  
en compagnie, & se donnent la main  
l'une à l'autre, la cōtention nourrissant  
ce que l'ambition a mis au monde, &  
l'ambition souūtenant à la pareille ce  
que la contention a produit. C'est de  
cette infernale couple, que nasquit au-  
tresfois l'Arianisme, le Nestorianisme,  
& l'Eutychisme, qui ont pensé ruiner  
toute la Chrétienté. C'est de là qu'est  
venu ce schisme fameux entre l'Oriēt,  
& l'Occident; l'un ne voulant pas en-  
durer vn supérieur, ni l'autre vn egal.  
C'est de là que se sont eleués ces hon-  
reux, & funestes debats entre les mini-  
stres du Seigneur, dont les traces pa-  
roissent si visiblement dans l'histoire  
de l'Eglise. Et neantmoins, ô folie des  
passions humaines! de tant de penes, &  
de mal-heurs, ce vice ne cueille aucun  
autre fruit, qu'une vaine gloire, comme  
dit ici l'Apôtre, & vne veritable infamie.  
A l'une & à l'autre de ces deux per-  
verses affectations il oppose la soumissiō,  
& l'humilité *Qu'il ne se fasse rien* (dit il)

Chap. II. *par contention, ou par vaine gloire, mais en estimant l'un l'autre par humilité de cœur plus excellent que soy mesme.* L'Evangile nous recommande par tout l'humilité, vertu inconnuë à la Philosophie mondaine. Le Seigneur nous apprend, qu'elle est mesme si necessaire à ses disciples, que sans elle il n'est pas possible à l'homme d'entrer dans son royaume, & en fait si grand état, qu'il dōne le premier rang à ceux, qui sont les plus humbles. Et à la verité si nous considerons d'une part l'excellence, & la grandeur du Seigneur, & de l'autre la bassesse, & l'indignité de nôtre nature, vile & chetive en son estre, & de plus entachée de peché, & sujete à la malediction, nous cōfesserons aisement, qu'il est tres-raisonnable, que nous fassions peu d'estat de nous mesmes; & que les plus estimés d'entre les hommes ne peuvent sans injustice avoir vne haute opiniō d'eux mesmes. Mais il semble pourtant difficile à comprendre commēt cette vertu nous oblige au deuoir, que nous prescrit ici l'Apōtre, d'estimer chacun nôtre prochain plus excellent, que nous mesmes.

mesmes. Car les vertus Chrétiennes ne Chap. II.  
 se choquent point les vnes les autres.  
 Or il semble, que le sentiment, qui nous  
 est ici ordonné, soit contraire à la ron-  
 deur, & verité, qui doit estre en tous  
 nos iugemens. Car si vn fidele vaut  
 mieux qu'un autre, comment peut-il  
 sans mensonge estimer l'autre plus ex-  
 cellent, que soy-mesme? Et de rechef  
 puis que chacun des deux doit avoir ce  
 sentiment de son compagnon, & qu'il  
 n'est pourtant pas possible, que chacun  
 des deux soit plus excellent, que l'autre;  
 il semble que l'humilité oblige neces-  
 sairement l'un des deux à croire vne  
 chose fausse; ce qui n'est pas du devoir  
 d'un homme de bien. A cela, Mes Fre-  
 res, je répons, qu'il y a deux sortes de  
 choses. Des vnes la verité est certaine,  
 & evidente. Des autres, nous n'en pou-  
 vons, juger que par des signes, & des ap-  
 parences, qui ne sont pas infailibles.  
 Quant aux premieres, nous sommes ob-  
 ligés de les croire, telles, qu'elles sont  
 & n'y a ni humilité, ni aucune autre cō-  
 sideration, qui nous en dispense. Mais  
 quant aux autres, la charité doit gou-

p. II. verner les iugemens, que nous en faisons, & prendre tout en la meilleure part; & si quelques fois la verité de la chose ne répond pas à l'opinion, que nous en avons, l'on peut bien dire, que nous auons été deceus, mais non que nous ayons menti. Quand donc nous nous comparons avec autrui, il faut considerer de quelle sorte de choses il s'agit. S'il est question de celles; dont nous pouvons certainement reconnoistre la verité, nostre jugement la doit suivre de quelque costé, qu'elle se treuve. Par exemple; si vous vous reconnoissez plus sain, plus vaillant, ou plus eloquent, ou plus riche, que vostre prochain (comme cela se peut aisement, & indubitablement reconnoistre, ce seroit sottise, & non humilité de croire le contraire. Et ainsi en est-il des autres choses de cette nature. Mais aussi n'est ce pas de celles-là, dont parle l'Apôtre. Il parle de la valeur, & de l'excellence de la personne mesme, & encore en ce qui regarde le Royaume de Dieu. Or il est evident, que nous ne pouvons juger certainement quel est proprement

ment

ment l'état de nostre prochain à cet é- Chap. II  
gard, les apparences ne respondans pas  
toujours au dedans, & les avantages de  
cette nature ne consistans pas en ce qui  
se void au dehors. C'est d'ôc ici, où doit  
intervenir l'humilité : premierement  
pour empescher, que nous ne nous pre-  
ferions pas à nostre frere sous ombre  
de quelques avantages extérieurs, que  
nous aurons sur luy ; & secondement  
pour nous porter à presumer beaucoup  
de luy, & à croire charitablement, qu'il  
a dans son cœur des tresors cachez, qui  
le mettent au dessus de nous, & qui ne  
laissent pas d'estre tres-precieux devât  
Dieu, encore que nous ne les voyons  
pas. Et dans ce sentiment ( comme je  
disois ) il y peut bien avoir de l'erreur,  
mais il est evident, qu'il n'y a point de  
mensonge. Si le Farisié eust suivi cette  
regle, il n'eust pas sous ombre de quel-  
ques fausses apparences preferé sa per-  
sonne à celle du Peager, qui au fonds,  
& devât Dieu valoit beaucoup mieux,  
que lui. le confesse, que nostre nature  
ne goûte pas aisément cet enseigne-  
mēt. Car à pene pouvons nous souffrir,

que l'on nous égale aucun, bien loin de  
 nous mettre au deffous de tous les au-  
 tres, chaecn portant vn cœur de Roy  
 dans son sein, & s'imaginant qu'il n'y a  
 rien de plus excellent, que luy, & qu'il  
 devroit estre le maistre du genre hu-  
 main, si la dignité suivoit le merite.  
 Mais aussi ne sommes nous pas appelés  
 par le Seigneur à viure selon les mou-  
 vemens de nostre nature, qui est toute  
 entière consisté en vanité, & en orgueil.  
 Pour donc nous acquiter de ce devoir  
 considérons serieusement nôtre indi-  
 gnité, le misérable état, où nous étions  
 avant la grace; cette infinie onçoace de  
 toute sorte de vices, qui fourmilloient  
 en nous, les excès, & les rages, où nous  
 nous emportions, les maledictions, &  
 les enfers, que nous meritions, nos foi-  
 bles depuis mesme, que Dieu nous a  
 appellés, nos laschetés, nos ingrati-  
 tudes, nos mauuaises inclinations, nos  
 pechés, les innombrables defauts de  
 nos actions, & de nos paroles, & les se-  
 cretes vanités, iniustices, & ordures de  
 nos pensées, & affectiōs. Et si nous auōs  
 quelquts graces, souvenons nous, que  
 ce

te sont des graces; qu'elles nous doi-  
 vent, non cesser, mais humilier, & que  
 plus nous avons receu, plus sommes nous  
 obligés à nous abbaïffer, comme vous  
 voyez, qu'entre les épics ceux là pan-  
 chent le plus leur chef, qui sont les  
 mieux fournis, & les plus gros. Et  
 quant à nos prochains, regardons, & pri-  
 sons ce qu'ils ont de bon; reconnoissons,  
 & admirons leurs dons; ignorons, ou  
 excusés ce qu'ils ont de mal; & faisons  
 tout au rebours de cette fabuleuse  
 Ninfe de Poëtes, qui étoit avengle chés  
 elle, & n'avoit des yeux, que chés ses  
 voisines. Soyons clair-voians, & severes  
 contre nous mêmes; doux & indulgés  
 envers nos prochains. Si nous confide-  
 rons de la sorte, & nos personnes, & cel-  
 les de nos freres, il nous sera aisé de les  
 estimer plus excellens, que nous mes-  
 mes; comme l'Apôtre l'ordonne. Que  
 si vne fois nous en faisons ce iugement  
 là dans nos cœurs, si chascun de nous e-  
 stime son prochain plus excellent; que  
 soy mesme, nous établirôs par ce moïé  
 la charité, la patience, & la concorde  
 au milieu de nous. Nous ne porterons

Chap. II. point d'envie au bien des autres; & nous aurons vne grande compassion de leurs maux. Nous recevrons leurs bons offices avec vne profonde reconnoissance, comme gratifications, & nō devoirs; & souffrirons leurs outrages (s'ils nous en font) avec plus de patience. Et s'ils ont de nous la mesme opinion, que nous avons d'eux, comme l'Apōtre l'ordonne, quelle société y aura-t'il au monde plus heureuse, que la nôtre? Ni le mespris, ni l'orgueil, ni la contention, ni les débats, ni la discorde, ni l'envie, ni aucune de ces autres pestes, qui gāstēt, & infectent le genre humain, n'y aura jamais d'entrée. L'humilité, comme vn rempart d'airain, ou vne muraille de fer, nous conservera en seureté contre tous les efforts de l'ennemi. Et ce respectueux, & avantageux sentiment, que nous aurōs les vns des autres, nous portera de soy-mesme au devoir, que l'Apōtre requiert ici de nous en dernier lieu, *que nous ne regardions point chacun à son particulier, mais aussi à ce qui appartient aux autres.* Car il ne sera pas possible, que nous n'ayons égard à eux, si nous

no<sup>9</sup> les estimés plus excellés, que nous le peu de soin que nous en auôs ne provenant, que du peu d'estime, que nous en faisons. Il est vray que quelques-vns rapportent encore ceci à ce que l'Apôstre nous vient d'ordonner, d'estimer plus nos freres, que nous mesmes; comme s'il entendoit, que pour nous porter à ce devoir nous avons à confiderer, non seulement ce que nous sommes, & ce que Dieu nous a donné, mais aussi ce que sont les autres, & les graces, qu'ils ont receuës; estant bien certain, que la presumption de la plus part de ceux, qui s'eslevét au dessus de leurs freres, provient de ce qu'ils ne regardent, & n'admirent que leurs propres biens, leur esprit, leur sçavoir, leur prudence, sans iamais jeter les yeux sur les avantages, que le ciel a departis aux autres, autant, ou plus grands, que les leurs. Mais il est à mon avis plus à propos de prendre ces mots pour vn nouveau precepte, qui nous ordonne pour conserver la paix & la concorde au milieu de nous, d'avoir égard, non simplement à ce qui nous est utile, & avâ-

A a

Chap. II. rageux, mais aussi à ce que requiert l'é-  
 dification, & la consolation de nos freres. Il ne nous defend pas absolument  
 de regarder chacun à nostre particulier; Le soin est juste, & legitime; Mais  
 il ne veut pas, que nous nous y attachions de sorte, que nous ne pen-  
 sions aussi aux autres. Et certes si cete communion de nature, que les  
 hommes ont ensemble, oblige si evidemment chacun d'eux à avoir soin de  
 tous leurs prochains, que les Payens mesmes le reconnoissans, disent, qu'ils  
 ne tiennent aucune des choses humaines pour étrangere, ou éloignée d'eux,  
 combié plus la grace & le sang, & l'Esprit de Iesus-Christ, qui nous a tous v-  
 nis en vn seul corps, doivent ils avoir meslé nos interets? ne regardez pas ces  
 fideles que l'Apôtre vous recommande, comme des étrangers. Ce sont vos  
 freres. C'est vostre chair, & vostre sang. Mais s'il nous oblige à regarder ce qui  
 leur appartient pour avoir soin de leurs interets, ce n'est pas à dire pour cela,  
 qu'il nous permette la curiosité, le vice du genre humain; qu'un autre Apôtre  
 nous

notis defend expressément, ne voulant Chap. II:  
pas, que nous soyons curieux des affai-  
res d'autrui. Pour connoître ce qui ap- 1. Pier.  
partient à vos prochains, & en avoir 4. 15.  
soin en suite, il n'est pas nécessaire de  
quitter les affaires de vostre vocation,  
ni de vous ingerer en celles d'autrui, ni  
de vous embarrasser en des recherches  
invtiles, ni de porter vos yeux dans les  
secrets des personnes, ou des familles,  
comme fait la curiosité : Vous pouvez  
rendre à vos freres le devoir ici ordō-  
né, à moins, que cela, avec vne consciē-  
ce droite, & sincere & entierement  
exempte des crimes de la curiosité.  
Ainsi avons nous desormais expliqué  
toutes les parties de ce texte. L'intelli-  
gence, comme vous voyés, Mes Freres,  
n'en est pas fort difficile. Le principal  
est que vous le mettiés en pratique ; &  
que ces beaux enseignemens de l'Apō-  
tre se lisent dans vôtre vie, aussi bien  
qu'en ses épîtres. Entre les raisons, qui  
vous y obligent, ie n'ose pas mettre en  
conte à son exemple ce que vous nous  
devés de consolation, pour l'extreme,  
& presque immense disproportion, qui

**Chap. II.** est entre nous, & ce grand Apôtre, bié qu'au fonds, quels que nous soyons d'ailleurs, puis-que nous avons l'honneur d'estre les Ministres de Dieu au milieu de vous, il est evident, que vous ne pouvés refuser sans iniustice d'avoir quelque égard à nostre contentement. Mais pour laisser le nôtre à part, je vous alleguerai celui de toute l'Eglise, celui des Saints Anges, qui sont au milieu de nous, celui du Seigneur Iesus mesme, qui nous void, & nous considere incessamment. Leur commune ioye est de nous voir viure saintement dans vne parfaite concorde. L'Eglise dans les combats, qu'elle soûtient aujourd'huy, ne peut recevoir vne plus grande consolation, que celle là. Et le Seigneur, & ses Anges ne peuvent rien voir la terre, qui leur soit plus agreable. S'il y a d'óc, Freres bien-aimés, quelque consolation en Christ, si quelque soulas de charité, si quelque communion d'esprit, si quelques cordiales affectiõs, rendez leur ioye accóplie. Qu'ils ne voyét rien au milieu de nous digne de leurs larmes, ou de leurs plaintes; nuls de-

**bats,**

bats, nulles contentions, nulle vanité, Chap. III  
 nul orgueil, nulles querelles, nuls proces; Qu'ils n'y voyent, que des suiets de rejouissance, vne seule foy, vne mesme charité, vne ferme & inebrouable concorde, vne simple & naïve humilité, vne respectueuse deference des vns aux autres, & vne cordiale amour. Qu'ils y voyent dès ce siècle les premisses de celui, qui est à venir, vn peuple volontaire, & pacifique, plein de pieté, & de bonnes œuvres, vestu de lumiere, & de pureté digne de l'extractiō, de la bourgeoisie, & de la communion de la diuine, & immortelle. Ierusalē, fondée, & bastie au dessus des cieux. Et puis que tous les benefices de Dieu & spirituels, & temporels, doivent servir à nôtre sanctification, rapportons y aussi, Chers Freres, la grace qu'il vient de nous faire, exauceant les vœux communs de tout cet Etat, & accomplissans la ioye du Roy, nôtre souverain Seigneur par l'heureuse naissance du second Fils, qu'il lui a donné, Cette grace est grande & excellente en routes sortes, & en elle mesme, & à nôtre egard. En elle mes-

Chap. II. me ; car c'est vn effet de cette extraor-  
 dinaire bonté , & puissance de Dieu,  
 que le Profete celebre dans l'vn de ses  
 Ps. 133. 9 *Pseaumes, qui fait (dit il) habiter en famil-  
 le celle qui étoit sterile , la rendant mere  
 d'enfans , & joyeuse. C'est la merueille,*  
 qu'il nous fait voir aujourd'huy dans la  
 maison de nôtre Monarque , l'enri-  
 chissant de ces fruits de sa benediction  
 apres en auoir été si long temps privé.  
 Mais cette grace est aussi grâde à nôtre  
 égard. Car la lignée du Roi est le sou-  
 tien de sa maison, la colonne de son é-  
 tat ; l'affermissement de la paix publi-  
 que, le fondement assure de la prospé-  
 rité , & du bon-heur de ses peuples. Et  
 entre tous ses suiets il n'y en a point,  
 qui y ayent plus d'interest , que nous,  
 qui au milieu de tant de maux , & de  
 craintes ne subsistons humainement,  
 que par la seule clemence, & autorité  
 de nôtre Souverain. Rejouissons nous  
 donc devant Dieu , & recevons cette  
 siene faueur avec routes les reconnois-  
 sances dôt nos ames sont capables. Be-  
 nissons sa divine Majesté , & la remer-  
 çions en toute humilité de ce qu'elle  
 a don-

a donné au Roy le souhait de son cœur, Chap. II.  
 & ne lui a point refusé ce qu'il avoit  
 proferé de ses levres. Supplions ce  
 Tout-Puissant, & Eternel Seigneur,  
 qu'il épande sa grace sur ces sacrés re-  
 jettons de la souche roiale, afin qu'ils  
 croissent, & prosperent en sa presence.  
 A la deuotion des prieres ioignons l'in-  
 nocence, & la bonté des œuures; ai-  
 mans, & servans religieusement ce  
 grand Dieu, qui nous est si bon; nous as-  
 suiervans avec vne franche deuotion  
 à son Oint, qu'il daigne combler de  
 tant de faueurs, lui rendant, & à ses Mi-  
 nistres vne obeissance, & fidelité exem-  
 plaire. Vivons avec nos concitoiens en  
 toute iustice, & honesteté, & entre nous  
 mesme dans vne pureté, & sanctifica-  
 tion, qui responde à l'excellence de la  
 doctrine dont nous faisons profession,  
 à la gloire de Dieu, à l'edification des  
 hommes, & à nôtre propre salut.

A M E N.

*Prononcé à Charanton le Dimanche  
 16. iour de Septembre 1640.*

A a 4